

Elle...

Je m'appelle Thomas. Un jeune homme de 16 ans, dont la silhouette frêle et les cheveux blonds épars semblent toujours en décalage avec l'image d'un garçon sûr de lui. Mon regard, souvent dissimulé derrière des lunettes qui glissent de manière incessante sur mon nez, me permet d'observer le monde sans y prendre véritablement part. Ces lunettes, en quelque sorte, deviennent le symbole de ma réserve, de cette distance que je m'impose avec les autres, ou peut-être que c'est eux qui me relèguent à la périphérie. Mon corps, trop mince, semble trahir une part de ma fragilité intérieure, un terrain sur lequel mes complexes prennent racine. Je suis ce garçon timide, qui passe souvent inaperçu, dont la voix se perd dans les bruits de l'assemblée. Même dans une foule de rires et de bavardages, je reste en retrait, une ombre dans le décor, un spectateur qui contemple la vie sans oser y prendre place. Il est des moments où l'on se sent étranger à soi-même, comme si l'on vivait à travers une vitre sans pouvoir toucher ce qui se passe de l'autre côté. Et pourtant, au milieu de ce tourbillon d'existence qui m'échappe, il y a Elle.

Elle, c'est la beauté incarnée, une beauté qui semble s'échapper des pages d'un livre de contes. Chaque fois que je la croise, je me sens happé par l'élégance de ses cheveux bruns, qui glissent en ondulations parfaites sur ses épaules, et par la lumière qui émane de ses yeux. Ses yeux... ces yeux noirs comme la nuit, d'une profondeur insondable, où je pourrais me noyer sans même le vouloir. Elle a ce don de captiver, de rendre tout autour d'elle soudainement plus vivant, plus vibrant. C'est comme si le monde qui l'entoure devenait plus lumineux, plus beau. Elle a quelque chose de magique, quelque chose de particulier qui m'échappe à chaque fois. C'est comme si, chaque fois que je la regarde, une partie de moi était emportée par la vague de sa présence. Une partie de moi que je ne parviens jamais à récupérer.

Je pourrais passer des heures à observer chaque trait de son visage, comme si le temps se suspendait lorsque je la regarde. Je redécouvre à chaque rencontre de nouveaux détails qui me laissent sans voix : la douceur de ses lèvres, la courbure presque irréelle de sa mâchoire, la délicatesse de ses gestes. Et à chaque instant passé à la regarder, je me sens un peu plus petit, un peu plus insignifiant. Tout semble parfait, presque irréel. C'est un visage qui se grave dans ma mémoire, un visage que je pourrais reconnaître entre mille, un visage que je n'ose jamais toucher du regard trop longtemps, comme une fleur fragile que l'on craint de faire faner. Mais chaque observation, chaque détail qui s'ajoute à mon admiration n'est qu'un rappel cruel de ma place dans ce monde. Elle est là, belle et lumineuse, tandis que je n'existe qu'en arrière-plan, une silhouette effacée, un spectateur de sa vie. C'est un sentiment d'inadéquation qui m'étouffe à chaque fois que je la vois. L'incompréhension de mon propre reflet dans son monde si lumineux, si radieux, fait naître en moi des vagues de doute, de peur. Comment pourrais-je un jour me faire remarquer ? Comment pourrais-je, un jour, entrer dans son univers ?

Mais comment lui parler ? Je suis trop timide, trop réservé pour tenter quoi que ce soit. Si mes mains, crispées, pouvaient parler, elles me diraient que je suis condamné à rester là, dans mon coin, observant silencieusement, sans jamais franchir le pas. Chaque fois que je croise son regard, un frisson court le long de mon échine, et je me sens aspiré dans

un tourbillon. Elle ne m'a jamais vu comme je la vois. Comment pourrait-elle ? Chaque fois que nos yeux se croisent, elle semble continuer sa route, indifférente, comme si je n'existais pas, comme si j'étais invisible. Et moi, dans mon désespoir, je lui attribue des significations que je ne devrais peut-être même pas y voir. Je l'imagine me remarquer un jour, mais cette pensée me fait tout de suite sourire tristement, car je sais au fond que ce jour-là n'arrivera jamais.

Je me perds parfois dans des rêveries, des films que je me fais dans ma tête. Là, je m'imagine lui avouer ce que je ressens, lui dire combien elle m'émerveille, combien elle m'envahit d'une présence que je ne saurais décrire autrement. Mais chaque fois, un nuage de doute assombrit ces pensées. Elle est trop belle pour moi, trop hors de ma portée. Je suis un garçon ordinaire, sans attrait particulier, un visage parmi tant d'autres. Alors, je me recroqueville dans mon silence, persuadé qu'elle ne pourrait jamais me voir, moi qui suis à peine visible dans l'effervescence de son monde. Elle, entourée de jeunes hommes sûrs d'eux, éclatants de vitalité, et moi, un garçon solitaire, enfermé dans la cage de mes propres complexes. Comment pourrait-elle jamais m'accorder une place dans sa vie ?

Je suis un étranger dans ce monde qui, pourtant, m'entoure. Je me sens toujours à la marge, à l'extérieur de tout ce qui se passe, observant les autres vivre des expériences que je pourrais à peine imaginer. La vie semble tourner autour de moi, mais sans jamais m'inclure. Et c'est dans ce tourbillon de pensées que je la vois encore et encore. Je la vois parler, rire, discuter avec ses amies, et tout autour d'elle semble se fondre dans une douce lumière. Elle semble si heureuse, si assurée de son monde, et moi, j'ai l'impression d'être coincé dans une ombre, hors de portée de cette lumière. La regarder, c'est comme regarder un rêve éveillé, un rêve que je ne pourrai jamais toucher. Et quand je ferme les yeux, son visage s'imprime dans ma tête, encore plus brillant, encore plus hors de portée.

Il y a parfois des instants où je m'interroge sur ce que je ressens. Est-ce de l'admiration ? Est-ce de l'amour ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que chaque fois que je la vois, mon cœur s'emballé. Mais ce cœur, je ne peux le confier à personne, car il est enfermé, caché dans un coffre où personne ne pourra jamais voir sa fragilité. Ce cœur, avec ses rêves et ses désirs, est protégé comme un trésor caché, surveillé par un garde invisible qui ne laisse passer personne. Pas même moi. Le plus étrange, c'est que ce même garde, qui verrouille toutes les portes de mon être, semble une fois de plus lever la garde pour elle, pour elle seule. Quand je la regarde, une brèche s'ouvre dans la forteresse de ma solitude, un passage secret, minuscule mais suffisant pour faire entrer un peu de lumière. Mais je ne sais pas comment ouvrir davantage cette brèche, comment la laisser entrer complètement dans mon cœur.

Mon cœur est un château fort, un lieu clos où la moindre intrusion est soigneusement évitée. Ce garde silencieux protège l'accès, maintenant les portes fermées, comme une défense instinctive. Mais chaque fois qu'elle s'approche, chaque fois que je la vois, je sens ces murs s'effriter lentement. Elle n'en a pas conscience, bien sûr. Elle ne sait pas que, simplement en passant près de moi, elle brise un peu plus cette cage, qu'elle est la clé qui pourrait ouvrir ce cœur que je garde avec tant de précaution. Mais je suis trop effrayé pour lui permettre d'entrer. Trop effrayé pour lui révéler quoi que ce soit de moi.

Et pourtant, chaque journée est une nouvelle occasion de la voir, de la redécouvrir. Comme ce jour-là, où je l'ai aperçue dans le couloir, son pull en laine tombant délicatement sur ses épaules. J'ai vu un sourire naître sur ses lèvres, un sourire qui semblait éclairer l'espace autour d'elle, et j'ai eu cette étrange sensation, comme si le monde autour de moi s'était suspendu. J'ai retenu mon souffle, et tout en elle m'a semblé

encore plus lointain, presque irréel, comme un rêve que l'on ne pourrait jamais atteindre. J'étais là, figé, invisible, comme une ombre derrière un verre. J'ai voulu lui parler, mais les mots se sont noyés dans un tourbillon de timidité et d'incertitude. Je n'ai pas bougé, je l'ai laissée s'éloigner, tandis que mon cœur se serrait un peu plus.

Et puis, à chaque nouvelle rencontre, le même cercle se forme. Je me sens aspiré par la spirale de mes sentiments, mais chaque mot, chaque geste, semble se perdre dans le vide. C'est comme si un gouffre se creusait entre elle et moi, un gouffre que je ne saurais combler. Pourtant, au fond de moi, je sais que si je m'y risquais, si je pouvais franchir ce dernier obstacle, tout pourrait changer. Mais, comme toujours, je reste là, immobile, l'observant, cherchant désespérément une façon de lui parler, de lui faire savoir ce que je ressens.

Chaque instant passé à la regarder me fait me sentir à la fois plus vivant et plus perdu. Elle appartient à ce monde que je n'ose toucher, un monde qui scintille d'une lumière dont je me crois exclu. Mais ce n'est pas elle qui me tient à l'écart, ce sont mes propres peurs, mes propres chaînes. La vérité est que je suis prisonnier de moi-même, enfermé dans une cage dont je détiens pourtant la clé. Ce gouffre qui me sépare d'elle n'est peut-être qu'une illusion, un abîme façonné par mes propres incertitudes. Et pourtant, ce gouffre me paraît si réel, si infranchissable.

Je sais, au fond de moi, que si je lui parlais, si j'avais le courage de laisser tomber cette façade invisible, quelque chose pourrait changer. Peut-être pas comme je le rêve, mais d'une manière qui briserait cette boucle infinie d'attente et de silence. Peut-être qu'elle sourirait. Peut-être qu'elle rirait, poliment, avant de s'éloigner. Ou peut-être qu'elle s'arrêterait un instant, surprise, et me répondrait avec cette douceur que je lui prête dans mes rêveries. Je ne sais pas. Et c'est cette incertitude qui me retient. Ce vertige, cet effroi devant l'idée même de l'échec. Et si elle riait, mais pas comme je l'espère ? Et si elle détournait les yeux, comme si mes mots n'avaient jamais existé ? Le simple fait d'imaginer ces scénarios me glace.

Mais il y a une autre voix, timide, à l'intérieur de moi. Une voix qui, parfois, murmure plus fort que mes peurs. Elle me dit que rester dans cette ombre, ce silence, c'est déjà un échec. Que l'indifférence que je crains tant est déjà là, puisque je ne fais rien pour me rendre visible. Et si je faisais un pas, juste un pas ? Une petite tentative pour exister, pour lui montrer que je suis là. Si je restais figé à jamais, je pourrais passer ma vie à me demander ce qui aurait pu se passer. Est-ce que ce doute-là, cette absence de réponse, ne serait pas pire que le rejet ?

Je l'ai encore vue aujourd'hui, dans le couloir du lycée. Elle portait ce même pull en laine, d'un bleu si tendre qu'il semblait absorber toute la lumière autour d'elle. Ses cheveux dansaient doucement à chacun de ses mouvements, et son sourire éclairait son visage d'une chaleur presque irréelle. Et moi, comme à chaque fois, je suis resté là, immobile, figé dans mon silence. Mais cette fois, quelque chose était différent. Pendant un bref instant, alors qu'elle riait avec ses amies, elle a tourné la tête. Son regard a croisé le mien. Juste une seconde. Une minuscule seconde. Et dans ce regard, il y avait quelque chose. Pas de reconnaissance, peut-être. Mais une note d'humanité, une lumière, une possibilité. Et c'était suffisant.

Ce soir, en rentrant chez moi, je n'ai pas cessé de repenser à cet instant. À la simplicité de ce regard, au fait qu'il avait existé. Qu'il était réel. Cela m'a laissé avec une sensation étrange, douce-amère, mais pas désespérée. Peut-être qu'elle ne se souviendra pas de moi demain. Peut-être que ce regard n'était rien de plus qu'un hasard, un mouvement mécanique dans le flot de sa journée. Mais pour moi, c'était une fissure

dans ce mur invisible. Une minuscule fissure par laquelle la lumière s'est glissée. Et cette lumière, si infime soit-elle, m'a donné envie d'essayer. Pas demain. Pas tout de suite. Mais bientôt.

Parce que même si la peur me colle encore à la peau, même si mes pensées continuent de me crier que je ne suis pas assez bien, il y a cette petite voix qui persiste. Celle qui me dit que peut-être, juste peut-être, le monde n'est pas aussi fermé que je le pense. Peut-être qu'il suffit d'un mot, d'un geste, pour commencer à le faire tourner différemment. Peut-être que, pour la première fois, je peux devenir autre chose qu'une ombre. Je peux être quelqu'un. Pas pour elle. Pas uniquement pour elle. Mais pour moi.

Alors, la prochaine fois que je croiserai son regard, je n'attendrai pas qu'elle continue son chemin. La prochaine fois, je ferai ce pas. Je parlerai. Peut-être que mes mots trembleront, que ma voix se brisera. Peut-être que ce sera maladroit, insignifiant. Mais ce sera un début. Parce que je refuse de rester à jamais spectateur de ma propre vie.

Et qui sait ? Peut-être qu'elle me sourira, pour de vrai. Pas par politesse, mais parce qu'enfin, elle m'aura vu.

MARIN Thomas

1ereG3